

PHILIPPE ABJEAN

UN RÊVE DE PIERRE

**Du Tro Breiz
à la Vallée
des Saints**



SALVATOR

UN RÊVE DE PIERRE

Du Tro Breiz à la Vallée des Saints

Philippe Abjean est un bâtisseur. Attristé de voir les paroisses se vider, il a décidé d'entrer en résistance contre ce qu'il appelle le défaitisme de l'Église et de montrer que rien n'est inéluctable. La Bretagne est une terre de spiritualité et il relève le défi d'en rallumer la flamme.

Tout d'abord avec le Tro Breiz remis au goût du jour en 1994 et dont le succès grandissant va bien au-delà d'une quête spirituelle : des personnes de tous âges, de toutes opinions et de toutes origines sociales redécouvrent ensemble leur patrimoine et leur identité. Et puis est né ce projet encore plus fou de rassembler sur un même site, à Carnoët, dans les Côtes-d'Armor, les sculptures monumentales du millier de saints qui ont dessiné le visage de la Bretagne lors des grandes migrations d'Outre-Manche aux v^e et vi^e siècles. Ce haut-lieu accueille chaque année plusieurs centaines de milliers de visiteurs.

Philippe Abjean nous partage ici son rêve de pierre.

*Philosophe, **Philippe Abjean** a notamment publié Notre-Dame du Kreisker, le marchepied du ciel (Léon'Art, 2011) et collaboré à l'ouvrage Le chant du Tro-Breiz (Éditions nouvelles du Finistère, 1995). Lauréat de plusieurs distinctions, il a été décoré de l'ordre de l'Hermine au château des ducs de Bretagne à Nantes.*

SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

porter. Ces vers de Patrice de La Tour du Pin, débusqués sur les bancs du lycée, me sont toujours une respiration. « Tous les pays qui n'ont plus de légende / Seront condamnés à mourir de froid⁶. » C'était dit. Il me faudrait déchiffrer l'énigme des mythes et le secret des légendes de Bretagne, celles des vieux moines missionnaires du pays de Galles, d'Irlande, des Cornouailles anglaises. Ils habitaient avant tout l'Espérance comme une patrie car ils n'avaient entendu qu'un mot : « Va ! » « Quitte tout ! Il faut y aller. »

Comme eux, je suis parti. Je me souviens de ce matin de 1976, quand le facteur m'apporta une lettre du Nord-Cameroun. Le timbre figurait une église au clocher de bois plantée sur une terre ocre et sans herbe. C'était Notre-Dame-des-Apôtres, à N'gaoundéré, sur les hauts plateaux de l'Adamaoua. Principal du collège-lycée de Mazenod, le père Robert Guinchard, missionnaire oblat de Marie Immaculée, m'invitait à venir y enseigner la philosophie. « Écoutez l'appel du grand large », m'écrivait-il, alors que j'habitais... rue du Grand-Large, à Saint-Pol-de-Léon, sur la côte nord-finistérienne ! *Duc in altum*. Le lendemain, un autre courrier de Madagascar me proposait un poste à l'université de Tuléar. Notre-Dame-des-Apôtres fut la plus forte. J'optai pour l'Afrique centrale et j'y suis resté cinq ans. Sans regretter, comme Rimbaud, « l'Europe aux anciens parapets ».

Je n'oublierai jamais mes premiers élèves. Ils étaient mes aînés de plusieurs années et brûlaient de la soif d'apprendre. Je les revois, appuyés, la nuit tombée, aux réverbères de la ville, quémendant la lumière qui les aiderait à déchiffrer dans les livres le secret d'une autre vie. Je leur disais qu'ils feraient partie du prochain équipage de l'histoire. L'un sera archevêque de Douala, un ou deux autres ministres, plusieurs préfets. Tous

seront des hommes et des femmes nobles et fraternels. Je leur dois de grandes joies. Confronté à l'effervescence du vide dans les universités de la métropole, mon maître en philosophie Nicolas Grimaldi, professeur en Sorbonne, m'enviait alors : « Pour les philosophes d'Athènes, Carthage, Alexandrie, Lutèce c'était N'gaoundéré, me rappelait-il. Or, d'où vint la postérité de Platon et d'Aristote ? Où continuent-ils de vivre ? Aujourd'hui, dans les salles d'étude du collège de Mazenod, je me dis qu'il y a peut-être quelque saint Augustin, quelque Abélard, quelque Thomas d'Aquin. »

Missionnaire à mon tour

Et c'est aussi avec les missionnaires oblats que j'ai rompu le Pain de Vie. J'ai rencontré en effet dans la brousse camerounaise des hommes et des femmes prodigieux de dévouement, de simplicité, de fragilité. Pas sans faiblesses parfois. Mais surtout des visages d'apôtres comme Mgr Yves Plumey qui sera assassiné dans la nuit du 2 au 3 septembre 1991 à N'gaoundéré, ligoté, étranglé, martyr de la foi chrétienne. Et tant d'autres, aux côtés du père Guinchard dont la rencontre fut l'une des chances de ma vie. Inoubliables pères oblats : Marcel Hauspie, Paul Lemoine, François Demeaux, André Cussonneau, Charles Loison ; frères Gustave Dumesnil, André Plantamp, Bernard Gaudin. Sœurs bretonnes du Saint-Esprit et sœurs grises de Montréal... Je ne peux hélas les citer tous. Ils ont œuvré dans le dénuement. Dans la joie presque toujours. Certains dévorés de solitude au fond de la savane ou sur le repli d'un haut plateau, apprenant au hasard des courriers au long cours, dans des temps sans téléphone, la disparition de leurs proches. J'ai eu le privilège immense de travailler avec des saints.

La veille de mon retour définitif en France que je retardais le plus possible, Mgr Jean Pasquier, évêque oblat de N'gaoundéré, me proposa de l'accompagner pour un village perdu où il célébrerait la messe en l'absence du missionnaire, en congé en métropole. L'expédition exigeait des heures de pick-up sur des pistes défoncées, sous un soleil de plomb. Pour, au final, faire halte au pied d'un hangar au toit de tôle, « l'église » du village de Mberem, peuplé d'un millier d'habitants, en pays duru. Je découvris que la tribu s'était réfugiée depuis une génération sur les hauteurs de l'Adamaoua afin d'échapper au *lamido* de Rey-Bouba qui voulait la réduire en esclavage. Depuis plus de trente ans, le père Louis Blaire s'épuisait à partager la joie de l'Évangile en cette terre inhospitalière d'islam. Nulle conversion, ou si peu. Les semailles prenaient la vie entière. Mais l'apôtre au visage émacié que je rencontrais quelquefois dans l'année, lors de ses déplacements jusqu'à N'gaoundéré, rayonnait de la lumière de Dieu. J'aurais tellement voulu lui dire que le plafond branlant de son humble sanctuaire bâti à mains nues resplendissait plus sûrement que les voûtes de la chapelle Sixtine à Rome ! J'apprendrai la mort du religieux quelques mois plus tard. Et la fermeture de sa mission catholique, faute de relève des vocations. J'en éprouvai un sentiment de révolte. Tant de sacrifices ne devaient rester vains ! Il me faudrait, à mon tour, retrousser les manches. Missionnaire à ma façon. Au moment où la vieille Europe, si lasse, était redevenue terre de mission.

L'intuition s'est alors imposée avec la force tranquille d'une évidence :

LES SAINTS SAUVERONT LE MONDE !

et, dès lors aussi, ma conviction que le réveil spirituel passerait par la sainteté redécouverte ! Je soupçonne, comme Huysmans,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sentences juridiques. Mais que faire alors des centaines de saints bretons priés depuis des siècles par les fidèles ? Dieu soit loué ! Seront dispensés de cette contrainte tous ceux en faveur desquels on pouvait invoquer un culte traditionnel. Ceux de Bretagne et des pays celtes antérieurs au XII^e siècle entreront dans cette catégorie. Quelques cas folkloriques mis à part, et contrairement à une idée trop souvent répandue, les saints bretons sont donc bien reconnus par le Saint-Siège.

Canonisés par le peuple ou par l'institution romaine ? La belle affaire – et foin du juridisme, après tout ! On ne le sait peut-être pas assez. S'ils ont habité des légendes immémoriales, ces saints, pour la plupart, ont existé, pris chair et sang, aimé et souvent souffert. Et si l'on objecte que certains sont nés des rêves des hommes ou de l'interprétation malicieuse d'un nom de lieu, qu'importe ! Ils ont été priés.

Et puis, il me plaît d'imaginer, comme à beaucoup de Bretons, que plusieurs centaines de jeunes moines ont traversé la Manche, parfois sur un sarcophage de pierre ou un rocher mouvant, avec l'archange pour pilote ou simplement le vent. « Ne reste pas dans ton pays. Embarque-toi ! » Ils se dirigeaient alors vers le premier bateau, sans regarder derrière eux. L'un d'eux s'était marié la veille, mais comme on lui avait dit qu'il fallait partir tout de suite, il avait pris la mer sans prévenir sa femme. Quand elle s'est aperçue de ce départ, elle a suivi le même chemin pour le rejoindre. Et tout leur était bon pour accomplir ce voyage : même un vieux tonneau comme celui qui transporta la blanche Azénor, fille d'Audren. Tous pérégrinaient ensuite *pro Deo* à travers la péninsule. Voyageurs inlassables comme le Breton d'aujourd'hui perpétuel nomade, jamais satisfait là où il se trouve. Toujours en route vers le lieu où il n'est pas mais où il est persuadé qu'il se plaira. Et lorsqu'il y

arrive, c'est pour en repartir bien vite, tant il pressent qu'il lui faut être là où il n'est pas. Nos saints, à en croire leurs vies, ont le caractère, l'identité de leur pays. Animés par l'instinct de communauté qui les conduit à établir un lien avec tous ceux qui sont de la même terre. Démangés par l'instinct de solitude qui n'est que le besoin de se sentir complètement libre.

Le Tro Breiz

HABITANT Saint-Pol-de-Léon, j'ai découvert en premier lieu saint Paul Aurélien, patron éponyme de la ville. Le déclic se fit quand le président François Mitterrand ouvrit, le 3 avril 1987, les festivités du millénaire capétien dans la cathédrale d'Amiens. Suivirent de multiples messes et commémorations dans toute la France, des colloques, des expositions sur les sacres royaux, sur l'évolution du rite, sur la dynastie capétienne. La France semblait redécouvrir qu'elle avait eu une histoire avant la Révolution.

Un saint : Paul Aurélien

C'est au même moment que la date présumée de la naissance de Paul Aurélien, l'un des Sept Saints fondateurs de la Bretagne, premier évêque du diocèse du Léon, m'ouvrit les yeux. « Il était issu, en 490, au pays de Galles, d'un comte nommé Perphirius », précise un manuscrit du IX^e siècle rédigé par un moine bénédictin de l'abbaye de Landévennec. 490-1990 ? L'opportunité était rêvée de préparer et de marquer d'une grande solennité le 1 500^e anniversaire de l'apôtre gallois, dont l'un des plus fameux exploits fut d'avoir terrassé un redoutable dragon sur l'île de Batz au large de Saint-Pol-de-Léon. Quinze siècles de présence rayonnante d'un saint mérovingien à la pointe de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'hectares de la forêt de Fréau, la crête des Montagnes Noires, la ronde des clochers dans le lointain : Duault, Plusquellec, Callac, Maël-Carhaix, Poullaouen... Il était impossible, dans ces conditions, de prendre une décision. Mais l'enthousiasme de Rémi Lorinquer, sa tristesse réelle devant ce qu'il pensait être un échec pour sa commune et l'intuition que les brumes épaisses pouvaient être mises sur le compte de la coquetterie du lieu à se découvrir nous firent revenir un autre jour. Cette deuxième fois était la bonne. Sans hésiter, nous décidâmes que Carnoët deviendrait le Carnac du troisième millénaire ! Au grand dam des autres candidats dont certains crièrent à la trahison. Chez quelques élus éconduits, le courroux à notre endroit mit du temps à s'apaiser. « La population vous attend au tournant », menaça l'un d'eux dans la presse régionale. Avec le recul, le choix de Carnoët fut admis par tous comme une évidence. « C'est tout simple ! Ils ont rassemblé les saints au milieu de la Bretagne », expliquait un enfant d'une dizaine d'années à un adulte qui approchait pour la première fois le peuple de statues. Grâce de l'enfance. Il avait tout compris !

Je crois à la mémoire des lieux. Et me plais volontiers à imaginer que ce n'est pas un hasard si Carnoët s'est imposée comme terre naturelle d'accueil de la Vallée des Saints. Posé dans le canton de Callac en Côtes-d'Armor, le gros bourg d'un peu plus de 4 000 hectares jouxte quatre communes du département du Finistère : Plounévezel, Poullaouen, Scrignac et Bolazec. Il est le berceau du barde Taldir Jaffrennou (1879-1956) à qui l'on doit le *Bro goz ma zadoù* (Vieux pays de mes pères), l'hymne national breton inspiré d'un cantique du pasteur gallois William Jenkyn Jones. Les promeneurs solitaires remarquent les traces d'un peuplement ancien en ce point central de Bretagne, au cœur même du Kreiz-Breizh. Un menhir subsiste sur la route vers Plourac'h, mais plusieurs autres ont été

brisés, parfois pour empierrer des routes nouvelles ou par prurit iconoclaste. Au XIX^e siècle, René Jouan, missionnaire des pères du Saint-Esprit, informait que le menhir de Toul ar C'hoat, de trois mètres de haut, avait perdu un mètre de sa hauteur, voire davantage. Et en donnait la raison : « Un homme du pays, dont l'esprit s'était dérangé, avait surtout pour manie de vouloir briser ce menhir qui lui portait ombrage et dont il fit disparaître plus d'un mètre. On le voyait souvent debout sur le sommet et battant le monument avec une massue¹¹. » Le seul nom de Carnoët – dont l'étymologie renvoie à celle de Carnac en Morbihan – avertit qu'on entre ici dans le pays des tumulus ou des *carn*. Carnoët signifierait, en effet, le *carn* du bois, c'est-à-dire le « tombeau du bois », la motte de Saint-Gildas étant probablement un tumulus au pied duquel fut édifié un camp romain. Aux côtés d'autres exhaussements de terre repérés à Ker Garn, Parc Munbut, Goarem an Toulec, Goarem Jouc'han, Parc ar Vouden (« champ de la Motte ») en Ker No, Parc an Hay. La colline, aujourd'hui dénudée, invite à penser que la forêt de Fréau, à portée de regard, couvrait autrefois toutes les hauteurs.

Un haut lieu d'histoire bretonne

À en juger par les briques cuites repérées dans les champs aux alentours du Tossen sant Veltas, les Romains auraient installé une vigie sur la colline. Briques à crochet et à rebord, scories de fer, vestiges de construction sur un kilomètre environ : lors de leurs fouilles en 2019, les archéologues ont confirmé l'existence de ces débris enfouis. S'agissait-il d'un camp, d'un campement, d'une briqueterie, d'un ensemble d'habitations ? En tous les cas, « un site remarquable qui occupe sans nul doute une position stratégique tant d'un point de vue topographique qu'économique, implanté près de la voie antique Vorgium – Coz

Yaudet ». En 1959, les chercheurs avaient identifié déjà près de la chapelle, avec force détails, en contrebas de la « montagne », « les substructions d'une villa gallo-romaine avec conduits hypocaustes », un système de chauffage par le sol novateur pour l'époque. De ses 238 mètres de hauteur, la motte de Saint-Gildas constitue, de fait, un belvédère obligé, quand on sait que trois voies romaines au moins se rejoignaient à Carnoët. Y eut-il ensuite, comme l'affirme Arthur Le Moyne de La Borderie de façon précipitée¹², un monastère breton primitif sur le mamelon de Saint-Gildas, entouré d'une enceinte circulaire et de fossés de sept mètres de profondeur ? La faible surface de l'enceinte rend l'hypothèse fantaisiste. Et un temple païen précéda-t-il la chapelle Saint-Gildas ? Certains en avancent l'hypothèse.

En revanche, le réemploi du monticule comme château fort primitif du X^e ou XII^e siècle est peu contesté. Ni tours, ni murailles crénelées, bien entendu, mais une motte castrale sur le sommet de laquelle était planté un fortin de bois aménagé en tour de guet analogue à un donjon. Le château à motte devait être entouré d'un rempart en terre surmonté d'une palissade en bois, défendue par un fossé circulaire toujours visible. Un autre fossé distant de quelques mètres a disparu lors des remembrements dans les années 1960. Dans le souci de conserver une mémoire millénaire, nous avons imaginé de reconstituer la tour et d'en faire un outil pédagogique d'accès à l'univers du Moyen Âge. Las, les services archéologiques régionaux ont opposé une fin de non-recevoir à cette proposition.

Justifiées par ce site défensif, des grandes pages d'histoire auraient été écrites là dans le sang. En 1197, Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, envahit la Bretagne et met feu aux places qui lui opposent résistance. Mais c'est à Carnoët, selon certains

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans les profondeurs de leur histoire et procurent à ceux qui savent les lire des images de perfection humaine. Elles aident à faire de l'homme une créature qui se saisit elle-même dans une origine et dans une destinée. Et pas seulement comme une bulle éphémère.

Bien qu'immobiles, les grandes silhouettes granitiques – et pour certaines déjà moussues – conduisent en effet les pas des visiteurs vers les commencements ignorés de la Bretagne chrétienne. La querelle sur les chiffres est un classique des disputes universitaires. Huit cents saints ont-ils dessiné sa physionomie au haut Moyen Âge ou beaucoup plus selon certains ? Par un jugement de Salomon, c'est-à-dire pour couper la poire en deux, la Vallée des Saints a pour ambition de rappeler la mémoire d'un bon millier d'entre eux. Peu importe leur nombre, à vrai dire ! D'aucuns assurent que certains n'auraient jamais mis le pied en terre d'Armorique ou même n'auraient pas existé, sinon dans l'âme bretonne. Ils invoquent pour argument que plusieurs étant vénérés sur l'île de Bretagne, le premier souci des émigrants fuyant devant les Saxons, ou poussés par d'autres motifs, aurait été d'emporter avec eux les souvenirs de la patrie primitive. Et on imagine ce qui se passe dans ces cas-là. La seconde génération, puis la troisième, à qui auraient été racontées les histoires de ces vieux saints, auraient fini par croire, naturellement, qu'elles avaient accompagné le père ou l'arrière-grand-père. Tous n'auraient pas été contemporains de l'émigration mais ils seraient devenus, pour beaucoup, les protecteurs spirituels de la Bretagne parce qu'ils habitaient l'âme des nouveaux arrivants. S'ils n'ont pas chevauché les flots, ils ont voyagé au moins dans les souvenirs.

N'étant pas historien de profession, je me garderai bien d'entrer dans le débat sur l'origine des migrations celtiques ou brittoniques. Mais précisément la Vallée des Saints offre

l'opportunité d'une interrogation renouvelée sur la naissance de la Bretagne tant le sujet ouvre le champ aux hypothèses les plus diverses, très controversées, voire très vite abandonnées au gré des avancées universitaires. Comme tout Breton curieux, je me contente de lire ce qui en est écrit.

Remonter le temps

Faut-il remonter au IV^e siècle, et notamment en 383, au moment où l'empereur Maxime passe en Gaule avec ses troupes pour s'emparer du pouvoir, faisant au passage de Conan Mériadec, l'un de ses généraux, le premier roi catholique de Bretagne et dont la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon se flatte de posséder toujours le sarcophage ?

Convient-il de situer plutôt au v^e siècle la première vague d'immigrants ? Et ceux-ci vinrent-ils du sud-ouest de la Bretagne insulaire, des Cornouailles et du Devon, comme semble le suggérer la toponymie ? Ou étaient-ils originaires du Dorset, plus à l'est, chassés de leur région par les effets de la dislocation sociale et économique qu'entraînait la fin de l'emprise romaine sur la Bretagne insulaire ?

Nos ancêtres ont-ils fui les ravages exercés par les Saxons dans l'île de Bretagne, comme le laisse entendre le moine Gildas dans un sermon composé vers le milieu du vi^e siècle :

Les autres gagnaient les régions d'outre-mer avec un grand gémissement ou un chant cadencé, chantant ainsi l'un après l'autre sous le sein courbe des voiles : tu nous as donnés ainsi que des agneaux en appât et tu nous as dispersés chez les gentils¹⁵.

Les Bretons ultramarins ont-ils été accueillis à bras ouverts par les Armoricains ? Ont-ils conquis par le fer et le feu ? Ou se

sont-ils installés sur des terres abandonnées du fait de la crise de l'Empire ? Les migrations bretonnes et saxonnes furent-elles un mouvement de population massif, façon débarquement du 6 juin 1944 ? J'ai peine à le concevoir. Qui dira d'ailleurs, un jour, le vrai dans cette querelle des origines de la Bretagne armoricaine et de celle d'outre-Manche ? Dernier rebondissement en date : un historien entend démontrer que Jules César n'aurait pas débarqué en *Brittania Major*, comme on le dit, mais en *Brittania Minor*, une région située sur le continent, quelque part en Armorique. Et que le pays de Galles, pays du roi Arthur, et l'Angleterre auraient d'abord été des territoires continentaux avant d'être « transférés » outre-Manche par l'Église¹⁶. Il me semble intuitivement – question de bon sens ? – que les deux rives de la Manche participaient d'une même civilisation et que la mer, bien loin d'être un obstacle infranchissable, était avant tout, ce que suggère d'ailleurs l'appellation Channel, un chenal, ou si l'on préfère un canal. Religions identiques ou peu s'en faut, langues voisines, coutumes semblables et jusqu'à l'unité politique à certaines périodes. Léon Fleuriot rappelle opportunément qu'il ne fallait guère plus de vingt-quatre heures pour traverser la Manche à la rame, c'est-à-dire peu de choses au regard des voyages terrestres infiniment plus périlleux¹⁷. Les routes maritimes étaient fréquentées depuis longtemps, ne serait-ce que pour le commerce du sel, de l'étain, du garum. Et les historiens ont répandu la formule, s'agissant notamment des Vénètes, de « rois de la mer d'une thalassocratie celtique » qui contrôlait l'essentiel du trafic avec l'île de Bretagne. Outre les embarcations insolites des légendes comme la barque de verre de saint Petroc ou le rocher de Nimanauc qui flottaient grâce à un secours divin, les navires pouvaient être de lourds bateaux de quinze à vingt mètres et plus, souvent en chêne, et qui restaient à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

colosses de silence, ne se taisent qu'aussi longtemps que l'homme est devant eux et qu'ils se mettent à parler dès qu'ils sont seuls ; leurs paroles vont à Dieu (aux dieux ?), aux hommes leur silence. Celui-ci, qui habite les saints, ne les écrase pas. Les visages hiératiques sont maîtres du silence, à chaque instant la parole peut en jaillir. À l'image de saint Tugdual ou de saint Corentin, certaines figures sont tournées vers l'intérieur comme s'il se trouvait, au-dedans d'elles, un personnage autre et plus important, à qui elles adressent leurs discours. D'autres, au contraire, les yeux grands ouverts comme saint Malo ou saint Brendan, se dirigent vers l'extérieur. Dans une étonnante présence.

De même qu'ils baissent spontanément le ton en entrant dans une église, les promeneurs en font confusément l'expérience : toute parole devant ces pierres archaïques paraît de trop, irruption inopportune dans un silence des premiers temps du monde. Les statues sacrées des saints s'imposent comme des sentinelles du silence, accompagnées par l'arche de Noé des animaux eux-mêmes sacrés qui surveillent la vallée : cerf de saint Thélo, vache de saint Ké, chien de saint Bieuzy... La Vallée des Saints est un vaisseau échoué ou une immense cathédrale qui aurait perdu ses murs, ne sauvegardant de ses ruines qu'un peuple de statues arraché à la désinvolture du temps. Comme si mission était assignée à ces messagers préservés de transmettre le silence aux hommes d'aujourd'hui.

Patiemment, depuis l'aventure du Tro Breiz à la fin de l'autre siècle, nous cherchions « les mots qui réveillent un peuple ». En vain. Et si c'était bien plutôt le silence qui devait être la grande parole du ^{xxi}^e siècle ! Cette voix du silence qu'appelait de ses vœux le philosophe Kierkegaard : « Le monde dans son état présent, la vie entière sont malades. Si j'étais médecin, et si l'on

me demandait ce que je conseille, je répondrais : faites le silence ; faites taire les hommes. La Parole de Dieu ne peut pas être entendue ainsi. »

Une spiritualité perdue

En un lieu sacré, la méditation conduit naturellement à l'interrogation sur l'avenir du religieux et de l'Église chrétienne, plus particulièrement. Dans la vallée, les saints sont en conciliabule. En concile même. Leur présence massive annonce-t-elle le retour à une spiritualité perdue ? Celle du christianisme celtique avant la reprise en main par Rome et le remplacement de la règle de saint Colomban par celle de saint Benoît au IX^e siècle. Quand l'Église armoricaine était animée du même esprit missionnaire qui la fera prospérer au XIX^e et au début du XX^e siècle. Je n'entends pas, bien sûr, qu'elle doive remettre au goût du jour les rites qui la singularisaient au temps de saint Patrick, comme les prostrations pendant des heures, les génuflexions, les bras en croix dans la plus complète immobilité, les immersions dans l'eau glacée, les jeûnes, les pénitentiels. Et moins encore la forme des tonsures, la partie antérieure de la tête, en avant d'une ligne allant d'une oreille à une autre, entièrement rasée comme l'illustrent plusieurs statues. Ni la glose désuète sur le choix de la date de Pâques ou la participation des femmes, les *conhospitae*, au ministère sacerdotal. Mais l'organisation ecclésiale d'alors offre peut-être des pistes de réflexion pour aujourd'hui. Quand les moines celtes étaient des maîtres spirituels itinérants qui cherchaient le dépassement, y compris dans une lutte avec Dieu. Quand leurs prières, les *loricae*, incantations improvisées où l'imagination se donnait libre cours, exprimaient la volonté d'aller jusqu'aux

limites du supportable. La vie était perpétuelle dynamique qui obligeait à aller de l'avant. Et c'est pourquoi les saints étaient autant de héros qui indiquaient le chemin à parcourir, témoignaient du courage face aux épreuves, de la transformation à accomplir. Suscitant des disciples autour d'eux.

L'esprit des cénobites

Ces moines n'étaient pas désincarnés. La Vallée des Saints se propose – c'est l'un des objectifs depuis le départ – de reconstituer un jour un monastère du haut Moyen Âge, en pierres sèches, comme il en subsiste quelques-uns en Irlande. Avec un sanctuaire, des logettes, un enclos, une croix celtique. Le lieu sera l'opportunité de remettre en mémoire, à l'ombre des grands saints de granit, les leçons oubliées des chrétientés celtiques. L'une d'elles est que la foi est affaire de communauté et qu'elle a donc besoin de pardons, de processions, de pèlerinages. Une autre est que la sainteté est affaire d'héroïsme, comme le suggèrent ceux qui triomphèrent des dragons il y a quinze siècles comme les apôtres missionnaires des siècles plus récents. Ces aventuriers de Dieu ont tout donné pour édifier écoles, hôpitaux, dispensaires entre pôles et tropiques et pour y annoncer surtout la bonne nouvelle que tous les hommes ont égale dignité. Dieu vomit les tièdes.

Mieux même, ce monastère qui pourrait prendre le nom de saint Colomban rappellera, par causeries, stages ou autres formes, la grande histoire du cénobitisme indissociable de la naissance du christianisme en Armorique, comme il le fut en d'autres pays, en Égypte, notamment. Et bien sûr sa spiritualité faite d'ascèse, ses pratiques, sa liturgie, son art. À la différence de l'anachorète qui se retire du monde pour vivre avec Dieu en silence dans la solitude, le cénobite est un moine qui vit en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.







En figurant saint Gwenn debout sur son bateau, Patrice Le Guen et Xavier Tanguy rappellent les traversées de la Manche par les moines navigateurs au haut Moyen Âge. Si, par définition, chaque statue est debout, celle de saint Thurien, sculptée par Philippe Léost, fait exception ; ce berger assoupi sur l'herbe à côté d'un mouton troqua quand même son bâton de berger contre une crosse d'évêque. En arrière-plan, saint Mérec, aux allures de Petit Prince avec son renard, illustre l'humour de Christophe Antoine, surnommé Kito.

